

L'INTERPRÉTATION DE CONFÉRENCES

Une vue d'ensemble

« Au commencement était le Verbe », nous rappelle saint Jean dans son Évangile. Or, le Verbe, ce n'est rien d'autre que la parole, le mot, le discours, l'expression verbale de la pensée, le véhicule et l'âme du langage, de la langue. Ce Verbe définit un contexte social, culturel, historique, le passé affectif de celui qui l'utilise. Le Verbe oral, sous forme d'un cri tout d'abord, puis d'un son articulé ensuite, constitue le premier élément de la communication entre les individus d'une même race, puis de races différentes, par le truchement, dans la plupart des cas, d'un interprète.

La forme orale du verbe précède, donc, dans le temps, et de loin, celle du mot écrit ; de la même manière, l'interprétation, élément d'exégèse et de communication par excellence, devance dans le temps la traduction écrite, bien que son essor véritable ne se soit produit qu'au XX^{ème} siècle.

Pour qu'il y ait compréhension entre les peuples, il faut qu'il y ait communication, et par voie de conséquence, connaissance de l'environnement social, culturel et historique de l'interlocuteur. Toute connaissance d'une langue implique, par définition, non seulement une connaissance approfondie de sa grammaire, sa syntaxe et son vocabulaire, mais également un solide bagage de connaissances sur le contexte historique ou socio-politique dans lequel s'inscrit un événement. Ajoutons à cela que la langue est un organisme vivant, énergique et dynamique ; elle évolue au fil des siècles et s'enrichit grâce aux échanges commerciaux, à la suite des guerres ou des invasions et grâce aux découvertes faites dans le domaine de la technique et de la science. D'où la nécessité constante pour l'interprète, qui possède un acquit culturel, de l'actualiser, se tenir au courant de l'évolution politique des pays, des nouveaux concepts, des néologismes.

Pendant des siècles, depuis la construction de la tour de Babel, les langues furent des barrières réelles, infranchissables, origine de nom-

breux malentendus, conflits ou guerres entre des peuples ou des ethnies.

Or, comme nous l'avons vu, la communication, la connaissance de l'autre, passe par l'interprétation. Pour mieux comprendre les peuples qu'il allait découvrir Christophe Colomb avait embarqué sur ses caravelles un interprète, un certain Dragomanes qui connaissait l'arabe, le français, l'anglais, l'espagnol, le portugais et l'italien... Malheureusement il ignorait tout des langues indigènes locales. Christophe Colomb ramena, donc, de son premier voyage des indigènes auxquels on enseigna l'espagnol à la cour des Rois Catholiques pour, ensuite, les utiliser comme interprètes lors du deuxième voyage. Là se trouve probablement l'origine de la première école d'interprétation.

Traduction-Interprétation

Mais qu'est-ce qu'un interprète ? En quoi consiste l'interprétation ? Quelles en sont les modalités ? En quoi se différencie-t-elle de la traduction ?

Résumer en quelques pages les grands principes de l'interprétation de conférences représente une véritable gageure, un défi impossible, puisque chaque élément pris isolément a déjà fait l'objet d'analyses détaillées (voir bibliographie).

Pour tenter de répondre à ces différentes questions nous donnerons de l'interprète une définition simple : c'est quelqu'un qui vous redit dans votre langue ce qui a été dit dans une autre langue. Cet exercice, simple en apparence, participe d'une démarche plus complexe que je me propose d'expliquer.

L'interprétation se caractérise, avant tout, par son oralité, contrairement à la traduction qui, elle, est un exercice écrit, destiné à être imprimé. Les noms des grands traducteurs sont connus et le plus souvent indiqués au lecteur, alors que les interprètes se contentent d'être des étoiles fugaces dans le firmament linguistique. Et pourtant Danica Seleskovitch, Constantin Andronikov, Gérard Ilg, et bien d'autres encore, sont des maîtres à penser dans la profession.

L'interprétation se différencie également de la traduction dans la mesure où l'interprète est en prise directe avec l'évènement. Alors que le traducteur assis confortablement devant son ordinateur, entouré de dictionnaires, a le temps de corriger, retravailler son texte, le ciseler comme un diamant parfait, l'interprète est pris par le temps et doit travailler en temps réel. Il lui faut réagir très rapidement face au flux incessant d'informations, car son auditeur, qu'il soit ministre ou simple footballeur attend de lui un message immédiat, d'où la nécessité d'une préparation minutieuse et approfondie avant la conférence, d'une lec-

ture circonstanciée de tous les textes et documents susceptibles de lui apporter des renseignements supplémentaires.

Signalons, à titre d'information, qu'un traducteur d'une organisation internationale traduit en moyenne de 6 à 10 pages dactylographiées par jour, soit entre 150 et 200 lignes, alors que l'interprète est appelé à interpréter 10 pages en une vingtaine de minutes, la vitesse moyenne de la parole étant de 150 mots/minute. Funambule, il avance au rythme des autres sur un fil mouvant avec une marge de manœuvre étroite et il ne peut à aucun moment faire marche arrière.

Dans la traduction il n'y a pas d'interaction, de *feed-back* diraient certains, entre le traducteur et le lecteur, la lecture du texte se produisant parfois des mois voire des années plus tard. Au niveau de l'interprétation, il y a unité d'action et de temps, interaction immédiate entre l'interprétation fournie par l'interprète et son auditoire. Tous les acteurs sont plongés dans la même situation, dans le même espace de temps et le processus de communication qui s'engage entre eux est forcément dynamique. Si un interprète se trompe, son auditoire réagira immédiatement et jouera parfois, en consécutive, le rôle de souffleur. Dans ce cas, le public se transforme en complice, en partenaire, en associé. Certains hommes politiques savent en tirer pleinement profit. Avec ou sans l'accord de l'interprète ils annoncent « L'interprète s'est trompé » pour corriger leurs propres erreurs.

L'interprétation de conférences

Laissant de côté l'interprétation de liaison, souvent réalisée par une hôtesse ou une secrétaire bilingue pour les petites négociations commerciales ou les visites d'accompagnement, je m'en tiendrai à l'interprétation de conférences, réalisée par des professionnels, le plus souvent membres de l'Association Internationale des Interprètes de Conférences (A.I.I.C.), à laquelle font appel les gouvernements (Chefs d'État, Ministres, Administrations publiques) et les grandes organisations internationales publiques comme l'Union Européenne, l'ONU et ses agences spécialisées, le Conseil de l'Europe ainsi que les grandes fédérations du secteur privé.

Nous distinguerons deux modalités d'interprétation :

a) L'interprétation consécutive

En interprétation consécutive (du latin *consequi*, suivre), l'interprète écoute attentivement le discours de l'orateur dans une langue A (la langue d'origine), pour le reproduire après coup, consécutivement, dans une langue B (langue d'arrivée), en s'aidant des notes qu'il a prises pendant l'exposé, ce qui permet de redonner avec davantage de concision la pensée de l'orateur, voire même de la restructurer, car ce dernier ne

s'exprime pas toujours dans sa langue maternelle. C'est à ce genre d'interprétation que l'on a recours dans les entretiens bilatéraux lors des visites de chefs d'État, pendant les toasts portés à l'issue d'un banquet ou lors de certaines réunions très techniques. Le recours à l'interprétation consécutive permet à l'interlocuteur, s'il a déjà compris le message dans la langue de départ, de profiter du temps de l'interprétation pour préparer sa réponse et éventuellement consulter ses conseillers.

Dans l'entre-deux guerres, les premiers interprètes de conférences au sens moderne du terme, étaient souvent d'anciens diplomates de carrière venus à l'interprétation par hasard et formés sur le tas, qui retenaient par cœur les interventions, sans bien souvent prendre le temps de les analyser. À l'époque, la consécutive était pratiquée comme la prose de Monsieur Jourdain, sans le savoir. Il fallut attendre la deuxième guerre mondiale pour assister à la création de la première école d'interprètes, celle de Genève, puis ultérieurement au cours des années 50, celle de l'ESIT à Paris, d'où vient l'auteur, et voir enfin se définir des règles précises, une méthode. C'est à Jean-François Rozan dans *La prise de notes en Interprétation consécutive*, puis à son disciple Gérard Ilg que l'on doit l'invention des sept grands principes de base de l'interprétation consécutive, aujourd'hui largement utilisés et enseignés dans toutes les écoles d'interprétation dignes de ce nom. Ce système, qui fait appel aux idéogrammes, aux mots idéiques et aux abréviations et qui offre une présentation verticale et non linéaire de l'information, permet de reposer la mémoire, couvrir des plages d'interprétation plus longues, mieux analyser la structure et le fond de la langue d'origine, passer à la structure de la langue d'arrivée, toujours différente de la première (adjectifs avant le substantif comme en anglais, verbe à la fin de la phrase comme en allemand ou en turc), s'exprimer avec davantage de précision et mieux gérer son état de stress ou de fatigue. Une explication détaillée de la prise de notes en interprétation consécutive mériterait un chapitre à part. Danica Seleskovitch et d'autres encore se mirent à explorer les mécanismes intellectuels qui permettaient ce passage rapide, en quelques secondes à peine, cette translation d'une structure linguistique à une autre. Danica Seleskovitch nous rappelle que « la brièveté de la note libère de la langue originale et permet une entière liberté de parole dans une parfaite fidélité au sens ». Aujourd'hui, l'interprétation consécutive ne représente plus que 10% du marché, mais constitue la marque de reconnaissance des grands interprètes.

b) L'interprétation simultanée

Par la suite, grâce à la diffusion de l'électricité et au modernisme de la technique est née l'interprétation simultanée, du latin *simul*, ensemble.

Déjà essayée à plusieurs reprises en URSS et en Europe. elle acquit ses lettres de noblesse au Procès de Nuremberg (novembre 1945), et a, depuis lors, connu un essor considérable. Muni d'écouteurs qui lui permettent d'écouter l'orateur sans interférences, l'interprète, isolé dans une cabine d'où il peut voir l'orateur, car le contact visuel est extrêmement important, retransmet « en temps réel » avec un décalage minimum (celui nécessaire à l'analyse et à la restructuration de la pensée de l'auteur) le message du conférencier dans une autre langue.

Depuis quelques années, comme corollaire au formidable essor des télécommunications, est née la télé-conférence. Installé dans un pays donné, voire même chez lui dans un proche avenir, l'interprète travaille pour des personnes qui se trouvent physiquement aux antipodes de la terre, mais qu'il peut interpréter grâce à la transmission de l'image et de la voix.

Installé au siège de Telefónica à Madrid l'auteur a pu interpréter en même temps pour le Commissaire Européen Bangemann à Bruxelles, le Vice-Président Dole aux États-Unis, Nelson Mandela en Afrique du Sud et le Président de Telefónica à Madrid.

Le processus

a) La théorie

Le processus de l'interprétation, c'est à dire le passage d'une langue à une autre, en d'autres termes d'une structure linguistique à une autre, pourrait se résumer en trois mots : *Écouter*, *Comprendre* et *Exprimer*

Écouter, c'est assimiler le sens du message et non la signification de chaque mot et c'est là la clé de voûte de toute interprétation. « *Take care of the sense and the sounds will take care of themselves* » nous dit-on dans *Alice au Pays des Merveilles*. L'interprète est totalement concentré sur le vouloir dire de l'orateur pour en appréhender toutes les nuances, faisant abstraction de son accent (marseillais, québécois, japonais, cubain, etc.), de ses tics de langage (n'est-ce pas, *as you know*, *pues entonces*, etc...), de ses difficultés personnelles (certains bégayent et d'autres zézayent), mais aussi des mots, car seul compte le sens. *Verba volant, sensus manet*, les mots s'envolent, mais le sens reste. Pour faciliter sa tâche, l'interprète doit visualiser ce qu'il entend, réagir à l'information en fonction de ses propres connaissances, non pour la déformer, mais pour mieux l'appréhender, faire des associations d'idées. Chercher à retenir les mots, ce serait à la fois s'empêtrer dans la langue dont il faudrait justement se détacher, et se priver de la compréhension en profondeur du texte.

Comprendre, c'est procéder à l'analyse du texte, le décortiquer, déverbaliser le discours. En consécutive, la présentation verticale de

l'information sur le papier, l'utilisation de mots clés, d'idéogrammes ou de flèches tous azimuts facilitent cette mise à nu du texte, duquel ne subsiste plus que la substantifique moelle, le squelette qu'il faudra à nouveau revêtir au cours de la troisième phase. En simultanée, cela oblige à prendre du recul, une certaine distance par rapport au flux constant de mots.

Exprimer, c'est restituer le discours dans une langue différente, c'est à dire dans une structure linguistique différente, qui dans 90% des cas sera la langue maternelle de l'interprète. À aucun moment l'interprétation n'est le transcodage de formules linguistiques. Il faut alors reverbaler, revêtir ce squelette d'une nouvelle parure de mots, d'une nouvelle syntaxe, et éviter tout calque, toute interférence linguistique. Ce que nous offre l'interprète, c'est un nouveau texte, une nouvelle composition, dans laquelle se retrouvera tout le sens du message, mais où les mots auront subi une métamorphose. L'exposé interprétatif, nous dit Danica Seleskovitch, est la résultante de deux pensées : l'originale (celle de l'orateur) et l'interprétative (celle de l'interprète).

Si le sens a été parfaitement saisi, l'original parfaitement déverbalisé, les mots pour le dire arriveront aisément, comme nous le rappelle Boileau. La qualité d'une bonne interprétation se juge essentiellement à sa cohérence interne, à la succession des idées et à leur enchaînement, et non au perfectionnisme du mot choisi. En ce sens, la qualité littéraire, voire même grammaticale d'un texte écrit sera toujours meilleure que celle du texte interprété. En d'autres termes, le travail du traducteur sera toujours plus affiné et précis que celui de l'interprète. Rendons à César ce qui est à César. Mais l'interprétation permet aux interlocuteurs de se comprendre immédiatement, d'instaurer un dialogue immédiat.

En consécutive, pendant la phase de prise de notes, l'écoute et la compréhension se produisent en même temps, la troisième phase, celle de l'expression se produisant quelques minutes plus tard. En simultanée, par contre, il nous faut écouter, comprendre et parler en même temps, car le flux d'informations est constant et qu'il ne nous est pas possible d'arrêter un orateur. Le niveau de concentration est tel que l'interprète est obligé d'être relevé par son ou sa collègue (elles sont d'ailleurs majoritaires dans la profession) toutes les demi-heures, voire même moins dans le cas de conférences très techniques, comme les conférences médicales par exemple.

b) Les difficultés

Cela posé, l'interprète se trouve confronté dans l'exercice quotidien de sa profession à des obstacles qui conditionnent, voire réduisent considérablement la transmission du message :

— la vitesse de l'orateur, car toute analyse requiert un laps de temps minimum. Or l'interprète n'est pas une machine, et jusqu'à présent aucune machine n'a réussi à le remplacer, d'où ce décalage, ce léger recul constant au niveau de la simultanée. Certains hommes politiques sont particulièrement redoutables lorsqu'ils lisent un texte minutieusement peaufiné dans le calme de leur bureau.

— l'accent (que de différences entre l'accent du syndicaliste de Glasgow, celui du diplomate indien, l'espagnol de Cuba ou le suisse allemand !), le vocabulaire utilisé (l'espagnol madrilène diffère de l'argentin, le québécois de l'hexagonal de l'énarque français).

— les difficultés linguistiques proprement dites (jeux de mots, proverbes, clichés, etc...). Même pour les proverbes connus, les images changent. Citons l'exemple bien connu « *Never put the cart before the horses* », que nous traduisons par « ne pas mettre la charrue devant les bœufs », et que les Espagnols traduisent par « *Empezar la casa por el tejado* ». Imaginons que l'auteur anglais poursuive sa comparaison en plaçant des couronnes de lauriers sur ses chevaux et nous sommes pris au piège... avec nos bœufs.

— les histoires drôles (les Américains aiment commencer leurs interventions par une histoire drôle qui n'est pas toujours traduisible, or ils s'attendent à voir rire leur auditoire).

— les changements de registre, car dans un même discours on peut avoir successivement un passage argumentatif, une histoire drôle, puis un passage descriptif. Il est, dans ces conditions, nécessaire de s'adapter et de modifier sa propre méthode d'analyse.

— les chiffres, souvent prononcés très rapidement, et parfois même à l'envers comme en allemand (*fünf und zwanzig tausend neun und dreisig*, etc...) Le chiffre n'a qu'une seule signification, mais il implique un ordre de grandeur. Qui plus est, il est facile de confondre *fifteen* et *fifty* lorsqu'ils sont mal prononcés.

La conférence

Mais revenons en situation dans le cadre d'une conférence internationale. Le conférencier adresse à son auditoire un message, cherche à le convaincre du bien-fondé de sa prise de position politique, des excellentes performances de son produit haut de gamme, des avantages financiers de sa découverte scientifique. Or, l'interprète fait partie de cet auditoire, recevant un message qui ne lui est pas destiné directement, dont il n'est pas l'utilisateur final. Courroie de transmission, intermédiaire, il doit donner un sens à ce message, en évaluer le contexte et répondre aux attentes de ses auditeurs, se mettre à leur portée, en utilisant le langage le plus approprié possible. Il devient un véritable

exégète. N'oublions pas que dans un congrès anglais-français, le français sera aussi écouté par les Italiens, les Espagnols, etc... il ne peut donc avoir recours à l'hexagonal pur, avec ses fourchettes, créneaux, collimateurs et autres incontournables, qui ne seraient probablement pas compris. Par contre, dans une conférence bilatérale, il pourra faire preuve de tous ses dons d'éloquence et utiliser une palette de vocabulaire plus riche en couleurs, plus variée et plus étendue.

Nous disions, précédemment, que les mots n'ont de sens que dans la mesure où ils véhiculent un message. D'où la nécessité pour l'interprète de posséder une vaste panoplie de synonymes ou d'antonymes pour rechercher l'expression parapluie en cas de fatigue où l'expression plus recherchée ou plus riche en fonction de son auditoire. Prenons un exemple concret. Le « *First of all* » bien connu qui commence tous les discours anglais peut se traduire par « En premier lieu » (solution parapluie) ou par « Qu'il me soit permis tout d'abord, en guise de préambule, à titre liminaire, *quiero que mis primeras palabras sean de...*, etc) Le *speech* pourra devenir un discours, mais aussi une intervention, une allocution, une déclaration ou un exposé, etc... selon le contexte, la fatigue de l'interprète ou la vitesse de l'orateur.

Or l'interprète connaît un dédoublement de sa personnalité. Il se place à l'extérieur du personnage qu'il va interpréter, pour procéder à une analyse de son texte, corriger éventuellement les lapsus de l'orateur dus à l'énervement, au trac de devoir s'exprimer en public ou à la fatigue, ses fautes de grammaire ou de vocabulaire, etc... car ce dernier ne s'exprime pas toujours dans sa langue maternelle (citons l'exemple amusant de l'Italien s'exprimant en français et remerciant la Présidente du Congrès : « Madame, nous avons beaucoup joui sous votre présidence »). Mais, en même temps, il se glisse dans la peau du personnage pour l'incarner et lui prêter sa voix pendant quelques minutes. L'interprète utilise le « Je » et non le « Il a dit que ». Comme dans le théâtre de Brecht l'acteur joue son rôle et en sort pour faire un clin d'œil au public. Or, comme le disait si bien Rimbaud dans l'un de ses poèmes, « Je est un autre ». Il arrive même que l'interprète redevienne lui-même lorsqu'il est interpellé par l'orateur à l'occasion d'une coupure de son, ou lorsque ce dernier cherchant à gagner un concours de vitesse, l'interprète demande un ralentissement du rythme, car cela risque de devenir incompréhensible pour l'auditoire. N'oublions pas qu'il ne travaille pas pour lui-même, mais cherche à transmettre le message de l'orateur. Plus le message sera clair pour l'interprète, plus il le sera pour l'auditoire.

L'interprète joue ce double jeu d'auditeur et de conférencier, puisque pour de nombreux auditeurs, le conférencier, c'est lui. Il est la voix

du conférencier. « Vous êtes mon *alter ego*, mon double. », me disait le directeur d'une grande société multinationale.

L'interprète se trouve en situation désavantageuse par rapport au conférencier, puisque ce dernier connaît à l'avance les arguments qu'il va développer et s'exprime librement. Soit il lit un texte structuré qu'il aura ou non remis à l'interprète à l'avance (ce qui est évidemment recommandable), soit il se lance dans une improvisation avec tous les risques de phrases non finies et de répétitions que cela comporte. L'interprète ne possède pas une vue d'ensemble, mais simplement quelques bribes d'information. Qui plus est, il dépend de la cadence, de la structure de l'autre, du vocabulaire-jargon utilisé par les spécialistes. Il est en porte-à-faux. Son expression s'en ressentira. Il est prouvé que par rapport à un conférencier qui travaillerait à 100% de ses possibilités, l'interprète arrive à 80% dans sa langue maternelle qu'il est supposé maîtriser parfaitement, et à 50% dans une autre langue qu'il maîtrise tout aussi bien mais dans laquelle il lui sera beaucoup plus difficile de retomber sur ses pieds.

Les qualités d'un bon interprète

De toute cette analyse il nous est facile de dégager les qualités que doit posséder un bon interprète de conférences :

— une grande culture générale, historique, géographique, littéraire, car il n'est rien de plus gênant et humiliant que de ne pas saisir une citation (or, elles sont fréquentes et les orateurs en raffolent) ou d'écorcher le nom d'un personnage historique, d'un chef d'État ou d'un pays ;

— une curiosité constante, pluridisciplinaire, car il est appelé à traiter les sujets les plus variés, depuis les grands conflits internationaux et les grands sommets jusqu'à des sujets bien terre à terre comme la culture de la pomme de terre, le SIDA, la robinetterie ou la pêche au thon, ce qui implique la lecture journalière de la presse, et souvent en deux, trois ou quatre langues ;

— un esprit de synthèse très poussé pour, par exemple, suivre le raisonnement d'un japonais ou d'un chinois s'exprimant en anglais ;

— un grand pouvoir de concentration, car le flux d'information à traiter ne s'interrompt pas, une grande vivacité d'esprit pour saisir immédiatement les nuances de la pensée humaine, ou remettre à leur juste place méandres et digressions, si fréquentes dans les langues d'origine latine comme l'espagnol, l'italien ou le portugais ;

— de la mémoire, car il faut parfois attendre un substantif précédé de multiples adjectifs comme en anglais, ou le verbe si souvent à la fin dans la phrase allemande ou turque, pour commencer à s'exprimer ;

— des dons d'acteur (passer de l'annonce d'une minute de silence à la narration d'une histoire drôle), savoir moduler sa voix (effet de mimétisme avec le conférencier) ;

— travailler sa voix, car infliger une voix de crécelle pendant des heures à des auditeurs serait catastrophique. N'oublions pas que certaines voix, les graves en particulier, passent mieux que d'autres ;

— enfin il va de soi, et c'est là une condition *sine qua non*, que l'interprète doit avoir une connaissance parfaite de toutes ses langues de travail, car sans savoir il n'y a pas de compréhension possible. Carry nous rappelait que « pour interpréter... il faut connaître les langues ; mais cette connaissance ne constitue qu'une donnée initiale de l'opération, un tremplin et le saut ne s'effectue que lorsqu'on a la force de s'en arracher ». Or la compréhension est une mise en mémoire d'informations où il pourra puiser. Dans la mesure où nous communiquons une réalité intellectuelle ou émotionnelle, il est clair qu'il faut ressentir cette émotion, la faire sienne, pour pouvoir la faire passer, la retransmettre.

Conclusion

Le succès de l'interprétation de conférence, et l'intérêt qu'elle suscite de plus en plus auprès des nouvelles générations, dépend chaque jour davantage de la culture générale de l'interprète, de son vernis culturel, de ce que j'appellerai la culture horizontale, et non verticale, car constamment ballotté d'un sujet à l'autre au rythme des conférences, il n'est pas en mesure d'approfondir les sujets qu'il est appelé à traiter. Même s'il fait régulièrement des conférences sur les télécommunications, l'huile d'olive ou la pêche au thon, il ne possédera jamais les connaissances de l'ingénieur ou du biologiste.

Ajoutons à cela, en guise de conclusion, que l'interprète, respectueux de son code éthique, est tenu au secret professionnel et qu'il ne peut confier à personne les informations, souvent confidentielles, qu'il reçoit. Autant il est bavard dans le cadre de sa prestation professionnelle, autant il doit être muet comme une carpe au sortir d'une réunion de ministres ou d'un Conseil d'Administration.

L'interprétation de conférences sert à rapprocher les peuples et à permettre à chacun de garder sa spécificité culturelle et économique. Elle constitue, en ce sens, le meilleur garant de la paix, moteur de la communication entre les peuples.

Claude Lord